

Rédaction et Administration
164 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL
Téléphone: Est 893
Atelier: Main 7309

LE MATIN

Abonnements par la Poste :
Un an . . . \$ 2.50
Six mois . . . \$ 1.50
Adresser toute correspondance.
Le MATIN, 164, S.-Denis, Montréal

Redigé en collaboration.

POLITIQUE ET LITTERAIRE

Le sviv vn chien qvi ronge l'os.

VOL. II—No 28

MONTREAL, SAMEDI, 5 AOUT 1922

Le Numéro 5 sous

L'HEURE EST GRAVE

LA FRANCE EN DANGER

Un prophète de malheur annonce la destruction, par des éruptions volcaniques, de l'Europe et d'une partie de l'Amérique du Nord (le Canada excepté) et cela à brève échéance. J'ignore si les habitants du vieux monde se préparent à faire le grand voyage et en conséquence, s'ils mettent ordre dans leur conscience et leurs affaires. Il y a un oracle bien plus véridique, c'est celui de Bryce qui prédit que "si l'Europe ne finit pas la guerre, la guerre va la finir". Pris entre ces deux prophètes, il est bien difficile que les gens de l'ancien continent coulent des jours sereins. Peut-être comme Balthazar n'ont-ils pas interrompu leurs fêtes pendant qu'un doigt mystérieux courait sur la muraille de cendre qui bientôt les isolera du monde des vivants. Peut-être n'ont-ils pas vu les signes cabalistiques dont le sens redoutable laisse appréhender des catastrophes. La France qui souvent a sauvé la civilisation européenne n'interviendra-t-elle pas pour conjurer la menace du destin? C'est elle qui tient le noeud de la situation. De son geste dépend la paix de l'univers. Les dernières paroles de M. Poincaré ne nous permettent guère d'entretenir un optimisme consolant: c'est tacitement une déclaration de guerre. Chasser les Allemands de l'Alsace, vouloir s'emparer de provinces qui ne sont pas attribuées à la France par le traité de Versailles, équivalait à un ordre de mobilisation. Il est certain que les Teutons ne se laisseront pas tondre ainsi que d'innocents moutons. On a assez expérimenté les cornes de ses béliers patients et sournois dans leur haine pour ne plus croire qu'on leur mangera la laine sur le dos, sans qu'ils usent de représailles. On ne s'installe pas dans les meubles des autres sans conteste. Le jour où la France mettra ses menaces à exécution, l'Europe de nouveau sera à feu et à sang encore pour une question de gros sous.

Nous comprenons que les exigences de la France sont justes, que l'Allemagne doit payer les pots et les crânes qu'elle a cassés, mais si celle-ci ne veut pas reconnaître ses obligations est-il sage de risquer ce qui lui reste d'hommes et d'or pour une mauvaise dette? Un individu refuse de poursuivre en justice un homme insolvable, parce qu'il en sera pour ses frais; un pays ne commet-il pas un impair en s'acharnant à vouloir exiger son dû d'un peuple qui cotoie la faillite? Si nous parlons ainsi, ce n'est pas par sympathie pour l'Allemagne qui nous apparaît dépourvue de sens moral, mais par sympathie pour la France dont les blessures ne sont pas encore cicatrisées et qui va s'exposer à de nouveaux coups. Dans cette nouvelle guerre, la créancière impitoyable n'aura pas le beau rôle de victime de la rapacité allemande. Elle apparaît si belle dans son sacrifice consenti quand pour sauver la civilisation et le droit elle donna sa jeunesse, son territoire, ses éparques, ses espérances dans l'avenir, tout, enfin, ce qu'elle possédait. Pourquoi

ne pas rester dans cette attitude qui lui a conquis les coeurs? Il est difficile de se tenir à ces hauteurs, mais la France devait à son passé héroïque de ne pas descendre du Thabor où sa glorieuse transformation venait de s'opérer. Elle met son orgueil à faire face à ses obligations, à honorer sa signature, elle dit: Payez-moi pour que je paie à mon tour. Mais les prescriptions du vieux code d'honneur sont-elles basées sur une conception vraie de la justice? A-t-elle le droit de payer des dettes d'argent avec le sang de ses enfants? A qui le sacrifice profitera-t-il? si ce n'est aux nations de proie qui lui ont avancé des fonds pour qu'elle fabriquat des obus et se fasse déchirer les entrailles? Ils sont là, les magnats de la finance, réfugiés dans leur mutisme de fauves. Ce sont eux qui font une pression secrète sur la France pour qu'elle assume les responsabilités auxquelles ils se dérobent pour garder leurs mains apparemment nettes du sang du juste. Ont-ils dit seulement qu'ils la soutiendraient dans sa lutte pour reconquérir la toison d'or, ces argonautes avisés qui poussent les autres en avant pour échapper aux conséquences de leur convoitise? Et la France se mettrait au blanc pour ces lâches! Elle apparaît dans l'Histoire chargée de cette iniquité: une nouvelle guerre!

Je ne puis croire que la France compromît pour d'ignobles agitateurs, de vils boursiers, la sublimité de sa mission civilisatrice. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Le million donné aux Allemands en 1871 ne lui a pas été fatal. La banqueroute elle-même ne l'atteindrait pas dans sa probité morale universellement reconnue, surtout si elle y était forcée par des circonstances indépendantes de sa volonté. Dans ce cas, toutes les nations devraient y aller de leur or pour témoigner leur reconnaissance à celle qui leur a épargné la réédition de l'affreuse barbarie qui a désolé le monde. La patrie de Jeanne d'Arc serait dans la vérité de sa mission si à la face de l'Univers elle affichait son mépris du dollar pour exprimer son respect de la vie. Pour le triomphe du droit et de la civilisation, il faudrait que celle qui s'est appauvrie volontairement pour l'amour de l'humanité fut comblée de tous les dons, que des mages attirés par son étoile lui apportent, des quatre coins du globe, l'or, l'encens et la myrrhe. Il ne devrait y avoir rien de trop beau pour elle qui nous aura évité le carnage d'un champ de bataille, la désolation des foyers, l'angoisse des mères, pour s'adresser à la raison des gens et attendre des événements et de la justice immanente des choses la guérison de ses maux. Alors, on verrait une chose, l'Allemagne fidèle, infidèle à ses promesses, traître à sa parole, retomberait dans sa nuit, alors que la France se lèverait de son aurore empourprée pour occuper tout le ciel, car il est écrit: Je chasserai l'impie, le méchant et le fourbe de devant ma face comme un fétu de paille. POLEMARQUE.

Fausse Gloires

La Saint-Jean-Baptiste passe — "Faiseurs" ou "Makers of Canada" — Grands hommes dans le silence — Les "Sirs" — En 37 — Gloire de Papineau — Usurpation de Cartier — Serons-nous toujours une nation? — "Les peuples ne sont jamais coupables" — En attendant — Refusons notre salut aux faux dieux.

Nous avons constaté, non sans quelque surprise, que le jour de la Saint-Jean-Baptiste avait passé sans la traditionnelle pavane de nos grands hommes. D'habitude, ils apparaissent en costumes de croisés ou en habits de courtisans François Ier, Louis XIII ou Louis XIV. (Souvent le torse appartenait à une époque et les mollets à une autre maison, mais on n'y regardait pas de si près pour s'extasier devant leur chapeau à panache et leur culotte de velours.) Nous ne ferons pas à nos tribuns l'injure de croire que l'huile de bavard manque pour alimenter leurs traditionnelles prosopopées et leur verve dithyrambique, nous ne faisons que constater le déclin du culte des héros, *hero ship*, comme dit Carlyle. Nous ferons hardiment notre confession: cette adoration des grands hommes, non pas cueillis au hasard d'un coup de filet divin comme les douze sages de la Grèce, mais parmi les plus obscurs, à toujours rencontré en nous des protestataires résolus, des incrédules déterminés. D'ailleurs on s'expose à des accidents en payant des demi-dieux après coup. Il arrive qu'on laisse de côté des valeurs réelles pour exposer à l'adoration béate des faibles des hommes de troisième ordre dans le but évident de faire triompher certaines causes qui ne sont pas toujours les bonnes. Il faut dire que ces substitutions s'opèrent avec la complicité des masses distraites ou somnolentes.

Le mouton n'était qu'un anachronisme. Le doux frisé était tout aussi digne d'être promené le jour de notre fête nationale que la vache sacrée des Hindous et la Tarasque des Marseillais. Si le peuple avait manifesté librement, il est certain qu'il eût rendu un hommage enthousiaste à Papineau qui incarnait plutôt son idéal, et dont le souvenir reste gravé dans sa mémoire. Mais on en a substitué d'autres qui n'incarnaient aucune idée, aucun principe. Dites-nous, parmi ces *makers of Canada*, faiseurs du Canada (le mot est trouvé) qui ont inspiré la poésie et la prose officielle, en est-il dont l'intelligence humaine ne puisse prendre la mesure exacte.

Leur intelligence est-elle à ce point transcendante? leur caractère si hors de l'ordinaire qu'ils sollicitent notre admiration? Si leur stature dépassait de beaucoup la taille commune, leur mentalité était à l'égalité du vulgaire. Que d'autres sont mués dans le silence, comme les Papineau, les Bédard, les Parent, les Garneau, les Perrault, les Dussault, les Dorion, les Drouin, etc., dont aucun marbre n'illustre le nom et qui, pourtant, méritaient de passer à la vénération de la postérité. Ils se sont fait chiper leurs pieds-taux par des politiques sans culture, des créatures anglaises. Dans la chaîne des cau-

ses et des effets qui forment l'histoire, ceux-là ne sont même pas des anneaux qui relient le passé au présent. Ils ont poussé dans notre vie nationale comme des champignons vénéneux, quand les grands Canadiens que nous venons de nommer, armés de force qu'ils puiseraient dans leur patriotisme, accomplirent de grandes choses. Qu'étaient les Sir Louis Hypolite Lafontaine, les Sir Georges Etienne Cartier auprès de ces hommes granitiques qui essayèrent sans broncher les premiers et les plus redoutables assauts de la vague assimilatrice? En Angleterre, en France, aux Etats-Unis, les révolutions ont éclaté par la force des choses. Elles viennent se ranger sous les lois générales qui gouvernent l'Histoire avec la même nécessité que d'autres lois régissent la nature. Nos paysans courbés sur la glèbe pour lui disputer chèrement leur vie n'avaient pas l'idée de se révolter contre la fatalité.

La rébellion de 37 fut l'oeuvre de quelques cerveaux où une graine de hasard apportée par le vent révolutionnaire qui soufflait de l'autre côté de l'océan germa spontanément. Ce ne fut pas la ruée de tout un peuple vers une tyrannie qu'il subissait comme celle d'un sol réfractaire et d'un climat hostile, mais l'effort titanessque de quelques robustes épaules pour dégager notre pays de l'ornière où il se trouvait embourbé. Et leur chef, homme de race en même temps qu'agitateur populaire après avoir été le plus habile des meneurs, enveloppé dans sa personnalité comme dans ses actes d'un nimbe lumineux parce qu'il avait livré et gagné la suprême victoire, celle qui fit des îlots une nation, n'a pas un socle pour y poser sa statue. O ingratitude humaine! Si les ombres étaient encore soucieuses de la gloire, elles viendraient descender les pierres de ces monuments d'usurpateurs et la victoire aux ailes de chauve-souris qui projette l'ombre de sa laideur sur le Mont Royal, piquerait une tête dans le vide, comme le criminel romain à bas la roche tarpeienne. Nous sommes en présence d'une sorte d'arianisme qui dispute au surhomme sa divinité pour en couvrir une fausse idole. A la place de Papineau que les Anglais proclament le plus grand politique que nous ayons eus, on place sur les autels de la nation Cartier, un bureaucrate obscur, sans talent, sans générosité, qui dépouilla le libéralisme de sa jeunesse comme un serpent change de peau. Quel héroïsme de se mettre sur le côté du manche! Il méritait bien la pension que les Anglais lui ont continuée dans sa postérité, car il leur rendit cette justice à l'Angleterre qu'elle paie bien ses serviteurs. Mais nous avons été vengés, Cartier est mort en Angleterre: il est dans la logique du destin que l'arbre tombe du côté où il penche. Nous pourrions être assimilés

aux Juifs qui choisirent Barabas plutôt que le Christ et que pour cette erreur nous soyons condamnés à ne plus être une nation... Mais comme l'a dit un philosophe anglais: "Les peuples ne sont jamais coupables". C'est vrai! On lui forgo un idéal comme on lui fabrique une galerie de faux grands hommes et on lui dit: Admirez! prosternez-vous! Tôt ou tard, la conscience reprend ses droits. Aujourd'hui nous réalisons trop tard peut-être que Dorion eut raison de prédire qu'en signant le pacte de la confédération, nous vendions notre âme à l'impérialisme anglais encore embryonnaire de son temps. Comme sa présence l'avait su deviner, toute politique canadienne-française deviendra impossible avec une majorité éternellement dressée contre nous. Des naifs se disent: On peut toujours déchirer le contrat que nombre de coups de couteau ont lacéré. Mais, si l'on pu retirer des griffes de Méphisto l'engagement qui lui concédait son âme? Les hommes du jour dans Québec sont-ils de taille à prendre la conduite de notre tribu pour la diriger vers la terre de l'indépendance? Nous devons choisir aujourd'hui entre la stagnation et la disparition de notre personnalité ethnique dans le grand tout anonyme. Le dilemme pour nous est celui-ci: Vaut-il mieux être libre parmi les étrangers ou esclaves chez nous?

En attendant, payons-nous le plaisir d'envoyer des pierres dans notre panthéon; c'est certain que dans ce jeu de massacre des innocents, nous atteindrons quelques ciboulots de pire et de clown politiques. C'est déjà beaucoup qu'ils ne parodient plus dans nos rues le 24 juin à la suite de théories de grosses panses, de poitrails bombés de jambes cagneuses, de cavaliers apocalyptiques cramponnés à la crinière de leur monture, spectacle assez humiliant pour ceux qui soutiennent que le Québec est appelé à jouer le rôle de la France en Amérique. S'il était possible d'expurger nos manuels scolaires de ces fausses gloires! Il est bien difficile pour la jeunesse de démêler la vérité de l'erreur. Il importe que les impressions de l'enfance — celles qui demeurent — ne soient pas faussées et que de fausses idoles ne prennent dans leur imagination la place des images saintes. Ayons l'énergie des premiers chrétiens, refusons notre salut à ces faux dieux.

UN VIEUX LIBERAL.

BILLET DU SAMEDI.

Un "sauveur"

Enfin, un homme a parlé! et quel homme! Un ministe pour parler comme Médéric. La parole d'un ministre, c'est de la bouillie de shah, c'est de la pâte dont on fabrique l'histoire, c'est le verbe lumineux qui protège la crèche autant qu'une épée, c'est la colonne de fumée qui conduit le peuple vers la terre chananéenne du Progrès, c'est le phare qui défend l'erreur, enfin c'est quelque chose que l'on ne saurait critiquer sans passer pour un expert-aliéniste, un cuistre ou un partisan de la peine de mort.

Un homme a donc parlé. Vous avouerez qu'il en était temps; oui, il était temps qu'un homme parlât pour dire quelque chose: Le peuple canadien

Courbé comme un gamin qui sent venir son père Se disant en tremblant: quelqu'un de grand va braire! Et en effet, ça n'a pas raté: M. Perron a ouvert le bec...

Mais qu'a-t-il pu dire de si remarquable? Halte-là, soyez poli pour les chefs. Un ministre vous a-t-il jamais habitude à la platitude? Un ministre a parlé, voyons: un ministre; vous entendez: UN MINISTRE! Ni plus, ni moins pour parler comme Martin.

Mais qu'a-t-il dit... allons, de grâce, dépêchez-vous! — Il a dit... il a dit... il n'a rien dit du tout: il a crié...

Crié quoi? — Eh bien! il a crié... oui, il a eu cette audace altière, ce geste héroïque, cette noble attitude, il a crié: à bas le bolchevisme!

Fort bien, mais où cela s'est-il passé et quelle heure était-il?

Vous en avez des questions, vous! Qu'est-ce que ça peut vous...

Rien... rien... habitude de mouchard: je travaille pour la commission des liqueurs. N'empêche que c'est beau d'avoir crié ça! On sait à quoi s'en tenir maintenant.

ALCIDE ASCETIQUE.

Une fos pour toutes

Le ton de notre journal ne plaît guère à certain petit journal de province. Il paraît que l'on ne saurait être bon catholique sans la permission de cette feuille.

Sans nous attarder à la louche et plate personnalité d'un scribe à gages qui ferait bien mieux de signer ses chèques de son véritable nom que de ne pas signer des entrefilets de polémique personnelle, nous tenons à rappeler cette juste remarque du R. P. Ventura: L'Eglise a plus souvent eu à se plaindre de ses défenseurs que de ses persécuteurs.

Bien que très touchés du geste de cet autre monsieur propre (?) qui affecte de s'apitoyer, nous nous refusons à faire bande avec les crétins comme avec la horde des baise-la-piastre. Pour le reste, nous persistons à croire qu'à l'internationalisme du capital correspond l'internationalisme du travail.

Qu'il suffise.

R. M.

Ne gaspillez pas de timbres

Avis est par les présentes donné aux deux syndiqués anonymes et fiers-à-bras (ils le disent) qui écrivent des lettres de menaces à nos rédacteurs, de se présenter à l'imprimerie le vendredi, après cinq heures. UN apprenti de l'union les recevra avec plaisir. S'il plaît à ces deux matamores d'amener aussi le grand pompier, Alfred Charpentier, l'individu au rasoir, le saute-ruisseau se fera une joie de lui donner toutes les explications nécessaires.

JUGEONS L'ARBRE AU FRUIT

M. Magnan, chef et champion de notre admirable système scolaire, vient de publier un ouvrage intitulé: *Eclairons la route*.

Ce titre, issu d'un éteignoir national, nous plonge dans la stupéfaction. *Eclairons la route* de M. Magnan rappelle impérieusement l'anecdote de Laurent Tailhade: *Nous, oranges, avons fait une belle traversée!* (1)

On a dit, on dira beaucoup de bien de ce livre bourré, paraît-il, de chiffres, de faits, de preuves et d'expérience. C'est le propre des plaidoyers *pro domo* d'être copieusement documentés. Pour notre part, nous refusons de nous engager dans le maquis de la statistique. Les statisticiens, chacun sait que l'on peut leur faire dire ce que l'on veut. A-t-on oublié la récente tentative du premier ministre de Québec pour prouver que Montréal n'était pas la vache-à-lait de la province et la cinglante riposte de la *Gazette*?

Aux jongleries, à la *panacée écrite* ou *verbale*, nous préférons la réalité. Pour juger l'arbre, nous préférons l'examen du fruit aux boniments du jardinier qui a tout intérêt de nous le faire adopter.

Cependant, s'il est bon et salubre d'être une nation de *bouillie*, s'il est grand d'être un *peuple de porteurs d'eau* et de *scieurs de bois*, c'est-à-dire de lecteurs de la *Presse*, s'il est noble d'être, selon l'expression de Jules Fournier, une *race de voleurs*, s'il est magnifique d'avoir des illettrés comme édiles, des farceurs comme mandataires et des *actionnaires* comme ministres, si cela et le reste est vraiment bon, noble, salubre et magnifique, alors soit: Honneur à la province de Québec et vive la magnanimité!

Il y a malgré tout un point sur lequel nous ne serons jamais d'accord: c'est la question de l'école obligatoire que l'on voudrait affubler du *pejoratif de contrainte scolaire*.

Nous sommes d'autant plus partisan de l'école obligatoire qu'il s'agit, en somme, d'école catholique.

Si le fait de dire à un misérable père de famille dont les enfants, couverts de saleté et rongés par les mouches à vers: *Mon ami, tu exposes tes enfants aux pires maladies; voici du savon, lave tes mioches; la loi t'y oblige sous peine de prison*... Eh bien! si c'est ça de la contrainte: à bas la liberté de mal faire!

A moins que l'instruction primaire ne soit, pour le peuple, un grand mal! Mais nous ne croyons pas que M. Magnan aille jusque là. Nous sommes, hélas! en 1922.

Pour résumer, citons une pensée de M. Omer Héroux sur le nouveau livre: *Que tout cet arsenal puisse bientôt servir, il faudrait être singulièrement optimiste pour en douter*.

Nous sommes, là-dessus, singulièrement optimistes.

ROGER MAILLET.

(1) Laurent Tailhade dit un jour à un jeune parvenu, fraîchement blasonné par surcroît, qui vantait les splendeurs de sa noblesse: Une caisse d'oranges, tombant à la mer dans le port de Brest, se brisa. Ces fruits venaient d'Algérie, pays des chevaux arabes. Parmi les fruits flottants surnageait une chose ronde qui provenait, elle, et de l'Algérie et d'un cheval. Et la pauvre chose de crier: *Nous, oranges, avons fait une belle traversée!*

LE CULTE DE LA LAIDEUR

La muflerie la plus authentique matinée d'un crétinisme transcendant préside à nos architectures. C'est indéniable. Quelques-uns seulement commencent de s'en apercevoir et, comme d'habitude, l'innombrable tribu d'ânes généreusement bêtés de la classe dite *dirigeante* n'en a cure.

Pourquoi aussi s'en inquiéteraient-ils, ces dirigeants? N'ont-ils pas, par définition, l'horreur de la beauté? Ne l'ont-ils pas toujours étouffée sous l'équivoque feuille de vigne de la naïve pudibonderie laquelle est non seulement contraire à la plastique païenne et absolue, mais encore aux antipodes du réalisme, des vérités sans entraves du Moyen-Age, des siècles de foi.

Je n'hésite pas à penser que la bégueulerie, la barbarie ambiante auront autant fait pour nous abâtardir que tout le reste.

On ne comprend pas, on ne veut même pas, semble-t-il, comprendre la souveraine bienfaisance des belles lignes, de l'équilibre et du bon sens dans la matière que Dieu a créée à notre usage. L'âme populaire subit inconsciemment l'influence du décor et voilà qui, pour un philosophe, servirait à expliquer bien des vulgarités morales...

De temps à autre, un cri perdu, timide, une protestation solitaire, puis c'est la nuit, le silence. Et les rongeurs de la beauté poursuivent leur oeuvre néfaste.

C'est ainsi que Montréal se revêt d'une laideur grandissante. Un chance d'autant plus terrible qu'il n'est trahi par d'aucune douleur physique s'étend sur la population. On s'explique que les horizontales journalistiques, irrévocablement dévouées aux basses satisfactions de leur clientèle se gardent de jeter l'alarme. Où seraient ces grosses folichonnes, si nos gens avaient le culte de la beauté? Toute maison — fusse une maison Tellier — divisée contre elle-même périclite.

MICHEL BERNARD

A VOUS

Vos grands yeux ont un charme étrange
A rendre fol un vieux barbon
Et si vous n'êtes pas un ange,
Vous êtes, au moins, un démon;

Un petit démon plein de ruse
Qui n'a pas besoin de trident
Et qui trouve que ça l'amuse
De se montrer trop imprudent.

Trop prudent, démon aimable,
Tu l'es et c'est très dangereux,
Il ne faut même étant diable,
Te servir du feu de tes yeux.

Qui sait le terrible ravage
Que vous feriez avec ce feu
S'il ne fallait que le sois sage
Et que vous le soyez un peu!

Pourtant, je crois... non, c'est folie
Car mon coeur est clos aux verrous,
Oui, mais vous êtes jolie
Et votre regard est si doux.

N'aurait-il pu, le petit traître,
Usant d'un pouvoir infernal,
Avoir croché la fenêtre
Et pris mon coeur sans trop de mal.

Enfin, je ne sais pas, j'ignore,
Mon pauvre coeur n'a rien conté
Mais il bat plus fort quand l'aurore
Apporte des parfums d'étoilé

Et je frissonne, c'est étrange,
Quand je prononce votre nom;
Femme, si vous n'êtes un ange,
Vous êtes un petit démon.

ALBERT BOISJOLY

Montréal 1922

LA PITIE DE NOS EGLISES

Vivre dans une cité aux maisons grotesques, oeuvres de purs déments, parmi la camelotte, les poivrières et les machicolis de fer-blanc est déjà fort triste, mais voici que cette laideur qui sera peut-être légendaire, s'affirme dans nos églises.

Certes, quiconque a des yeux pour voir, a mille fois constaté que le mauvais goût n'y est point, d'ordinaire, absent et se traduit en innovations, réparations barbares.

En ce qui touche les innovations, on peut affirmer en général que toute innovation est inepte qui défigure la pensée initiale de l'architecte.

L'aménagement de l'électricité, d'un nouveau système de chauffage peut toujours être fait sans manquer au plan primitif. Toute innovation qui consiste à multiplier les statues de plâtre aux couleurs violentes, la verroterie, les effets de lumière qu'un opéra pourrait envier, les fleurs de papier, nous paraît déplorable au moment où l'art religieux se renouvelle en France et tend vers une imposante et vivante simplicité, seule digne, en fin de compte, de notre religion. Si après quinze siècles de foi, la pacotille, le baroquisme et la musique profane étaient indispensables pour attirer les fidèles nous serions mille fois au-dessus de nos contemporains, les cathécumènes de l'Oubanghi!

Pour les réparations, tout procédé de dissimulation, de camouflage devrait être repoussé. Le peinturlurage (de la chaire de Saint-Jacques, par exemple) est un véritable crime. La volonté d'un banal entrepreneur, sa fantaisie, son esthétisme doivent être soigneusement refoulés par qui de droit.

* * *

Le correspondant du "Devoir" signalait dernièrement, d'une façon trop discrète, le cas de Notre-Dame de Lourdes. Le centième de ce qu'il y avait à dire là-dessus n'a pas été dit: d'incroyables attentats ont été commis dans cette magnifique chapelle. J'ai sous les yeux une vieille et charmante plaquette ornée de gravures sur bois et qui me permet d'évaluer sommairement l'étendue de ce sabotage systématique. Notre-Dame-de-Lourdes, sanctuaire construit par le regretté Napoléon Bourassa à la gloire de Marie-Immaculée, est le temple le mieux conçu, le mieux achevé de Montréal. Pas un détail, pas un motif qui ne soit symbolique et quelle unité, quelle douce harmonie! Hélas, une négligence inqualifiable et une ignorance incroyable ont trop souvent dirigé les réparations infligées à ce religieux poème de pierre. Le caractère original de ce sanctuaire est gravement menacé. On a étouffé, noyé l'éclat des fresques dans un éclairage à contre-sens on a remplacé le parquet par des tuiles pour salle de bain, on a introduit la crierie statuaire de plâtre, les fleurs hurlantes de papier peint, les piédestaux *pompiers*, on a bazarisé les délicats gazeliers, les lampes somptueuses mais discrètes, le magnifique autel a été amoindri par un jeu de lumière d'une indécence totale, les quatre vertus théologales ont été masquées par des chandeliers hors de proportion. Des plaques de marbre blanchâtre, à lettres dorées, la tuyauterie, les calorifères déparent la belle ordonnance de l'ouvrage; on n'a pas hésité à masquer deux têtes bellement sculptées par l'un de nos plus grands artistes canadiens sous des lustres de salon bourgeois, etc., etc. Bref, il y aurait un pamphlet à écrire dont le titre serait: *La grande pitié de Notre-Dame-de-Lourdes, sanctuaire national*. (Car c'est la piété publique qui a élevé ce monument.)

On ne saurait trop s'inquiéter de l'invasion de l'esprit grossier dans nos églises.

Que Dieu délivre sa maison de ce hideux esprit moderne qui se recherche dans toutes les manifestations d'une dévotion trop matérielle, laquelle n'a certes pas pour objet la plus grande gloire de Dieu "disait le correspondant sus-nommé. La sauvegarde architecturale n'est pas l'esprit moderne. L'esprit moderne est celui de la renaissance chrétienne, du retour aux plus pures traditions. L'abbé Lecocq avait l'esprit moderne. La chapelle du grand séminaire de Montréal est là pour l'attester.

SIMPLEX.

LE SVIS. VN. CHIEN. QVI. RONGE. L'OS.

Le Matin

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

REDIGE EN COLLABORATION

164, rue Saint-Denis
TEL. EST 893Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres.
Chaque rédacteur est responsable de ses propres articles.

Les Mages

SONNET

Usez moins avec moi du droit de tout charmer;
Je sens je ne perdez bientôt, si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos à de quoi s'alarmer:
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde;
Et c'est déjà sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas: l'orgueil de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts;

Et quand ils m'ont réduit à ne me plus défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors?
Je m'enfuis, de peur de me rendre.

Corneille

POUR RIRE

Fichus caractères! disait un personnage de "La Grammaire", de Labiche, en parlant des participants: tantôt, ils s'accordent, tantôt, ils ne s'accordent pas!

Le participe n'est pas le seul mode de la conjugaison qui détermine la mésintelligence entre les verbes.

Ainsi, M. J. Hallaux écrit, dans "Comœdia" (13 mars):

Certains ne se départissent jamais de leur calme coutumier...

Il aurait tout aussi bien fait de dire: "ne se départissent jamais". Au fond, ça n'a pas d'importance. Qu'est-ce que ça peut bien faire à Sirus?...

Un monsieur dont la vue est faiblissante et peu sûre,

Cherchait à se guider à l'encontre d'une cure.

"Moralité:"

Le presbytère.

—Une nouvelle guerre? N'y pensons pas, ce serait épouvantable.

—En tout cas, c'est une chose que je ne désire voir que bien longtemps après ma mort!

Et voici une histoire inédite que l'on raconta au dessert:

C'était pendant l'horreur d'une rude nuit d'hiver, au front. Les Anglais avaient formé des sections de patrouilleurs "hindous", dont

l'adresse et la souplesse étaient proverbiales. Leur terrible "gourka" (sorte de couteau en forme de serpe, extrêmement effilé) entre les dents, ils se glissaient hors des tranchées, passaient en rampant, tels des félins, sous les réseaux de fils de fer barbelés, et allaient surprendre les sentinelles ennemies. Ils les décapitaient d'un seul coup, sans bruit, dans le plus grand mystère!

Or, Bâmayaka, étant arrivé jusqu'à un petit poste, vit soudain, devant lui, à deux mètres, un Boche qui passait la tête hors d'un trou où il se tenait en embuscade.

La gourka, promptement comme l'éclair, fit son œuvre!

Mais le soldat allemand, impassible et raide, eut un gros rire épais de Germain, qui résonna sinistrement dans la nuit:

—Och! je croyez que vos gourtes coupaient mieux!

L'Hindou le regarda froidement dans les yeux et, lentement, lui dit:

—Par Viechnou et Qiva, Boche puant et prétentieux, ton rire va se figer sur tes lèvres. Secoue simplement la tête, si tu l'oses...

Le Boche fit un geste d'étonnement et sa tête, qui avait été coupée nette, à hauteur de la pomme d'Adam, roula sur le sol...

La gourka de Bâmayaka ne pardonnait jamais.

Cette histoire est authentique.

Un Nemrod revenant, fusil au dos, d'une infructueuse chasse au

furet, passe devant un étang privé, sur lequel s'ébait une troupe de canards sauvages, contemplés par un paysan de l'endroit. Le désir de ne pas revenir bredouille éveille, chez le Nemrod, une envie impérieuse d'envoyer un coup de fusil parmi les volatiles.

"Voulez-vous me laisser tirer dans ces canards? dit-il au paysan: je vous donnerai dix francs."

Et il tend deux belles coupures, toutes neuves.

Le paysan hésite un instant, prend les dix francs, puis, avec un geste qui consent:

"Allez", dit-il.

Mais déjà les canards ont commencé à se disperser, comme avertis par un salutaire instinct. Le chasseur vivement épaule, "lance le plomb meurtrier"... Pas un canard ne tombe. Furieux et confus de sa maladresse, il se dispose à s'éloigner en bougonnant, lorsque les canards reviennent en troupe. Le chasseur n'y tient plus.

"Laissez-moi encore tirer un coup de fusil, dit-il au paysan. Cette fois-ci, je vous donnerai vingt francs."

Le paysan prend les vingt francs. Les empoches, remercie — et ajoute, en s'en allant, sans attendre le deuxième coup de fusil:

"Vous pouvez tirer tant que vous voulez!"

—Pour rien?

—Parfaitement: ces canards ne sont pas à moi! Je suis d'un autre village, moi; je me promène par ici, voilà tout..."

Il a dit que j'étais co... comme la... lune. C'est pas vrai! la lune elle est pleine une fois... par mois et moi, je suis plein tous les jours!

Dans une école communale, un inspecteur, arrivé au milieu d'une leçon de calcul mental, pose des questions au hasard. Il s'adresse à l'un des gosses.

"Votre père achète un costume d'une valeur de deux cent cinquante francs; il donne cinquante francs d'acompte. Quel lui reste-t-il à payer?"

Le gosse, sans attendre, répond: "Rien, monsieur."

—Comment, rien? fait l'autre, interloqué. Vous n'avez pas, mon ami, pris la peine de réfléchir; je vais répéter ma question: "Votre père achète un costume, etc."

Le gosse, après un moment, cette fois, répète:

"Rien, monsieur..."

—Mon enfant, dit l'inspecteur, je me vois forcé de vous dire que vous ne connaissez pas vos mathématiques.

—Si, si, monsieur, dit l'élève, je connais très bien mes mathématiques, seulement, vous, vous ne connaissez pas mon père..."

A l'audience du tribunal correctionnel de Laval un incident assez curieux a eu lieu hier.

Un individu nommé Antoine Alanou, poursuivi pour mendicité et vagabondage, demanda comme un faveur deux ans de prison. Mais le tribunal ne lui infligea que six mois seulement.

—Vous êtes tous des v...

dit le prévenu.

Le Ministère public s'était levé pour requérir, mais le président lui fit signe de se rasseoir.

—Laissez donc, dit ce magistrat, il serait trop content. Et de fait, Alanou parut assez vexé.

Voilà un enseignement.

AVOCATS

Gonzalve Desaulniers

Avocat

92 (est) rue Notre-Dame

Tel: Main 2656

LEONCE PLANTE

AVOCAT

83 Rue Craig Ouest

TEL. M. 7523

Résidence: Tél. Lsalle 3787-W.

GEO. ROBERT, L.L.B.

AVOCAT

Bureau du soir et résidence

4324 rue Notre-Dame Est

(Coin Désormeaux) Tétraultville

Bureau du jour:

71a, rue St-Jacques, Tél. M. 2402

Chambres 412 à 414. Montréal

MITCHELL, CASGRAIN & Co

107, rue St-Jacques.

FERRON & CIE

11, Place d'Armes.

ELLIOTT & DAVID

119, rue St-Jacques, ouest.

BEAUBIEN & LAMARCHE

Rue Notre-Dame, 60, ouest.

Téléphone Est 2205

JACOBS, HALL & Co

Rue Craig, 24, ouest.

PETER BERCOVITCH

Rue St-Jacques, 240.

DESSAULLES, GAENEAU & Co

Rue Notre-Dame, 21, ouest.

ROLAND MAILLET

Edifice LA SAUVEGARDE

Main 2656

FONTAINE & DESJARLAIS

AVOCATS

51 St-Jacques. Tél. Main 977

ALBAN GERMAIN, C.R.

93 NOTRE-DAME EST

Tél. Main 901.

HENRY WEINFELD

120, St-Jacques — Main 3190.

JOSEPH - L. GIRONARD, NOTAIRE

35 rue St-Jacques Main 5030

LES BELLES FOURRURES DU PRINTEMPS

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées, par sa clientèle.

CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée

130, RUE SAINT-DENIS

RENE CHOPIN

NOTAIRE

80 Rue S.-Gabriel

TEL. M. 3826

DENTISTES

Docteur Edouard Latour

Chirurgien-dentiste

389 RUE ST-DENIS

Tél. Est 238

2 ST-DENIS

Vis-à-vis le carré Viger

Dr. Martial Durand

Chirurgien-dentiste

Tél. Est 1695 MONTREAL

DOCTEURS

Téléphone Est 7580.

Dr. J. M. E. Prévost

Spécialiste.

Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York.

CLINIQUE PRIVEE pour le traitement des maladies des voies Génito-Urinaires: reins, vessie, maladies vénériennes, syphilis et peau.

HEURES DE BUREAU:

10 heures A. M. à 5 heures P. M.

460 RUE ST-DENIS,

Coin Sherbrooke. Montréal.

Tél. Est 6958

Dr. Albéric Marin

Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Angleterre.

Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9.

295 RUE SAINT-DENIS.

Bureau tél. est 9342

Garage Savard

Réparage, stockage, lavage

OUVERT JOUR ET NUIT

CHAR DE SERVICE

47 à 55 St-Timothée,

(près Craig), Montréal

Tél. Bell Est 5487

WILLIAM HAYNES

Armurier et Mécanicien

Marchand d'Articles de Sport

Spécialités:

Chargement sur commande de cartouches de cal. 4 à 44.

La célèbre poudre anglaise sans fumée.

237 AVE HOTEL DE VILLE

MONTREAL.

Tél. Main 2387 Rés. Rockland 349

J. E. C. DAOUST

ARCHITECTE

Diplôme de l'A. A. P. Q.

successeur de

GAUTHIER & DAOUST

180, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

F. X. LENOIR

MARCHAND-TAILLEUR

161 Rue St-Denis

MONTREAL

E. DENIS,

HORLOGER DIPLOME

De l'Institut d'Horlogerie Milwaukee et de l'Horlogerie nationale française.

4 rue Ste-Catherine Est,

Montréal.

TEL. EST 8958.

Cour Supérieure, Province de Québec, district de Montréal, No 3787. Dame Freda Wanofsky, des cité et district de Montréal, épouse en communauté de biens de Morris Tessier, marchand, du même lieu, demeurant, vs Morris Tessier, du même lieu, défendeur. La demanderesse a pris une action en séparation de biens contre le défendeur.

Montréal, 26 juin 1922.

SHULMAN ET SHULMAN,

Avocats de la demanderesse.

Cour Supérieure, Province de Québec, district de Montréal, No 5025. Dame Dora Berry, des cité et district de Montréal, épouse en communauté de biens de Lester Weintraub, marchand, du même lieu, demeurant, vs Lester Weintraub, du même lieu, défendeur. La demanderesse a pris une action en séparation de biens contre le défendeur.

Montréal, 26 juin 1922.

SHULMAN ET SHULMAN,

Avocats de la demanderesse.

Le journal "Le Matin" est publié par la compagnie de publication "Le Matin, Limited", ayant ses ateliers au No 71a, Saint-Jacques, et son bureau d'administration au No 162 rue Saint-Denis.

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez

Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

EPARGNEZ AVANT DE DEPENSER

Que votre livret de banque soit votre première occupation.

Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir.

Un département d'épargne dans toutes les succursales de

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

PLUS DE \$400,000,000 EN DEPOTS

En vente dans toutes les pharmacies et librairies

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER

DE 32 DIVISIONS

REMINISCENCES

Par Arthur Buies

Aussi les séances du cénacle se ressentaient-elles parfois des colères qui bouillonnaient dans nos âmes. Mais là nous étions simplement entre nous. C'était à l'Institut Canadien qu'il fallait nous voir, sur ce dernier rempart de la liberté d'id

LEON BLOY CHEZ ROLLINAT

"LES MARGES"

Léon Bloy vit et entendit pour la première fois Maurice Rollinat au club des *Hydropathes*, dans le courant de l'année 1880 et manifesta son admiration pour le musicien-poète dans deux articles successifs, le premier au *Foyer*, la petite revue de Charles Buet et le second au *Chat Noir* (No. du 2 septembre 1882).

Avec cet article, Bloy inaugurerait la série des études étonnantes qui transformèrent le journal de Rodolphe Salis en une feuille vraiment littéraire.

L'article *Maurice Rollinat*, paru en trois fois, devint, augmenté de l'article du *Foyer*, le chapitre intitulé: *Les Artistes mystérieux* dans les *Propos d'un entrepreneur de démolition*. Il contient déjà les qualités du style de l'auteur et aussi son tour d'esprit:

"J'ai rencontré Rollinat, écrit-il dans le lieu le moins mystérieux du monde. Cela se nommait et se nomme encore, je crois, le club des *Hydropathes*..."

"Je crois" est merveilleux. C'est comme s'il ajoutait cette phrase que je l'entendis si souvent prononcer: "Vous pensez bien que je ne m'informai jamais de ce que cela devint, la vie est trop courte!"

S'il ne revit pas les *Hydropathes*, il revit souvent Rollinat, d'abord parce qu'ils fréquentaient tous deux chez Barbey d'Aurevilly et ensuite parce que l'admiration qu'ils avaient l'un pour l'autre, les firent se rechercher davantage.

D'après la récente biographie de Rollinat, ce fut en septembre 1883 que le poète des *Nécessités*, fuyant Paris, s'installa définitivement à Fresnes.

Dans l'intervalle d'un an qui sépare l'arrivée à Fresnes de la publication de l'article de Bloy, il est apparent que Rollinat dut séjourner parfois à Bel-Air, la propriété de sa mère, qu'il s'arrangea pour s'y trouver en l'absence de celle-ci pour des raisons que M. Vinchon a parfaitement indiquées dans son intéressante et complète monographie et qu'il invita quelques amis de Paris à venir partager sa solitude.

Léon Bloy fut de ces derniers.

Je ne sais si, lorsqu'il répondit à l'invitation de son ami, il se rendra à Bel-Air avec d'autres artistes venus, comme lui, chez Rollinat. Je ne le crois pas. La manière dont il m'a parlé de ce voyage ne me le fait pas supposer.

Voici la très belle et très curieuse lettre d'invitation que Maurice Rollinat lui avait adressée rue Rousselot où il demeurait alors, dans le voisinage immédiat de Barbey:

Bel-Air, commune de Ceaulmont
près Argenton (Indre).

Mon cher Bloy,

Venez me voir à Bel-Air. Je vous attends. La belle température est installée, la campagne est savoureuse et nous pourrions faire de longues excursions par des routes aimables et bien sèches. Je compte absolument sur vous.

Prenez donc, toutes vos dispositions et mandez-moi le jour et l'heure où je devrai aller vous chercher à Argenton ou Celon (ligne Orléans, de Paris à Limoges).

Je voudrais pouvoir vous dire que je me réjouissais et que je trouve à la chaise des idées le même plaisir qu'autrefois. Non hélas! La certitude que j'ai de mon dégoût universel se mêle aux moindres opérations de mon existence et je laisse tourbillonner dans mon cerveau le pêle-mêle des pensées confuses.

Evidemment, je regarde sans voir et j'entends sans écouter. Ai-je seulement un sujet en tête? pas même! tant j'éprouve désormais l'horreur de l'angoisse intellectuelle et tellement ma conscience intime s'est résignée au végétarisme.

Je vais, je viens, souriant, grave, causeur, homme avec mes semblables, mais au fond ce n'est plus que mon corps qui formule mon individualité.

Non, mon cher ami, je ne deviendrai jamais un être de l'existence, il y a trop d'anxiétés funèbres dans mon pauvre esprit, pour que j'en arrive à me contenter de ce qui charme ou pacifie les autres hommes. Le côté nerveux et terrestre impressionnable de mon être peut avoir encore des émotions purement humaines, mais combien elles sont raillées, déplorées, bannies par une despotie et tenace désolation qui régit si totalement le Rollinat intérieur. L'angoisse bonisme a tant de raisons pour me posséder de la sorte!

Les sensations ou les sentiments exhalés par les objets ou les individus ordinaires n'ont sur moi qu'un effet épidermique; cela m'égrotte ou me chatouille, mais ma pensée n'en reçoit aucune diversion et le rongeur de mon âme n'en continue pas moins à me faire en toute sécurité, sa venimeuse et solitaire morsure.

Quels bleus et quels rouges, quels incarnats et quels ors intellectuels pourrants jamais remplacer ma coloration noire et arlequinée ma personne morale si uniformément ténébreuse!

Sans doute j'accepte l'illusion humaine puisque je consens à vivre dans la société; mais aussi quels sarcasmes du Moi penseur contre la lâcheté du Moi citadin!

Et comme j'ai besoin de faucher en imagination toutes ces vies dérisoires pour promener dans la mortuaire solitude les fibres soliloques de ma perpétuelle mélancolie.

Ce ne sont que des apparences voulues ou superficielles toutes ces expressions physiologiques, allures, gesticulations, loquacités que je m'impose lorsqu'il m'arrive de jouer l'homme devant des interlocuteurs vils ou bornés.

Au fond, je pense à la Mort qui en a vu et entendu bien d'autres et je me dis qu'une léthargie volontaire serait encore moins ridicule que tous ces remuements d'un néant futur et il me prend des envies de cadencer mes livres et d'insensibiliser mon âme pour que l'éternelle gretteuse attende l'heure de me cendrier avec une ironie moins intolérable.

Et pourtant, j'aime encore la campagne!

L'aspect des choses de la nature m'arrive encore net et familier. Ma rêverie nulle et traversée par les musiques, les couleurs et les textures ambiantes et mène à la mort de mon cœur, je me sens pénétré par le pêle-mêle des solitudes sans doute à la manière des Loups et des Corbeaux. Le fait est que j'affectionne singulièrement l'impression brumeuse que me font aujourd'hui les rochers et les arbres. C'est comme un morceau de paysage en rêve qui flotterait impalpablement devant mes yeux en me laissant après sa fuite, tout le magique souvenir d'une apparition.

Tous les jours je m'en vais par monts et par vaux, chassé de forts souliers et coiffé d'un chapeau pointu aussi large qu'un parasol. Je marche des heures entières sans jamais me fatiguer; mon oeil animal regarde bovinement les longues files de châtaigniers centenaires qui parfois ne laissent pas de me inquiéter par leur monstrueux branchage d'une si morte longueur ou d'une si houleuse convulsion. Tout m'occupe, m'amuse, me distrait et me terrifie. Je m'arrête devant une petite flaque où nageotte une gre-

nouille unique et les rares ornithes, creuses comme des fosses, évoquent à mon esprit des songeries lugubres. Les horizons rocheux et boisés, toujours si changeants dans leur monotonie, ont pour mes yeux las des foules humaines, un intérêt si prodigieux qu'il m'arrive souvent de les contempler sans changer de place une heure, deux heures, aussi loin de Paris que de mon enfance et noyé dans ce que j'appellerai la *rumination campagnarde* qui tient de la somnolence de la couleuvre, de la stupeur du crapaud, de l'écheveau du saule et qui répond si bien au *sunt lacrymæ rerum* de Virgile. Je ne m'arrache à ces sauvages recueils que pour me plonger dans la fraîcheur des demi-teintes, ombrées et miroitantes comme l'eau qui les reflète. Alors je rampe, je glisse, je me cramponne, j'escalade et j'arpente boiteusement les ravins scabreux où la Creuse dort et se précipite.

Tout le jour je pêche à la ligne ou bien j'écoute vivre la nature et la nuit, je l'entends réver. Car, au clair de lune comme dans les plus épaisses ténèbres, j'ai surpris ça et là des chuchotements qui n'ont pas le caractère diurne et dont le sens bien qu'indéchiffrable tout d'abord, n'en devient pas moins horriblement précis pour qui sait lire dans les broussailles et communier avec les pierres.

Voilà mon existence, mon cher ami, venez donc la partager le plus tôt possible, nous avons encore bien des choses à nous raconter!

Au revoir et cordiale poignée de main. Exprimez toute mon affectueuse et reconnaissante admiration au grand sorcier du vers et de la littérature, à notre cher maître Barbey d'Aurevilly; dites au si pur, si compreneur et si raffiné Georges Landry que je l'aime de tout mon cœur et mille amitiés aux amis et connaissances, sans oublier la corrompue naïve, la reine de l'instinct, la bonne diablesse Kryzinska!

Tout à vous et à bientôt.

MAURICE ROLLINAT.

Léon Bloy se plut à Bel-Air et les raisons étaient nombreuses qui devaient faire qu'il s'y plut.

Il aimait la nature à l'état sauvage, les arbres non taillés, les pelouses sans aménagements et les collines pâles. La Creuse, avec ses sinuosités, le séduisait mieux que n'aurait fait la mer qu'il n'a jamais aimée et le château du Croizant l'impressionnait vivement.

"J'ai eu, me disait-il, deux émotions intenses et pourtant très différentes, étant en marche dans la campagne. La première fois, ce fut pendant la guerre de 1870, lorsque, marchant vers Tours en suivant le Cher, le château de Chenonceaux m'apparut, allongé en travers de la rivière dans son voluptueux cadre tourangeau. La seconde, ce fut avec Rollinat, lorsque me conduisant par des sentiers de lui connus, il fit surgir devant moi le château de Croizant. Je voudrais pouvoir vous procurer cette sensation inoubliable..." Et puis, il aimait Rollinat et l'art de Rollinat.

Durant de longues soirées, dans le salon de Bel-Air, il se laissait ravir par son ami à la voix étrange.

Quand il l'avait entendu à Paris, c'avait été dans des réunions nombreuses, par conséquent dures à supporter pour lui, réfugié dans le coin le plus obscur d'un salon ou d'un théâtre.

A Bel-Air, Rollinat chantait pour Bloy, choisissait pour lui les morceaux qui lui plaisaient et se réjouissait, se sentant compris par un artiste rare, peu facile à séduire et peu enclin aux éloges.

Les interprétations des poèmes de Baudelaire, tels que le *Flambeau vivant* ou *Causerie*, avaient les préférences de Bloy, non qu'il dédaignait les œuvres poétiques de Rollinat, mais parce qu'il rencontrait dans la traduction des *Fleurs du mal* une intelligence de Baudelaire qui correspondait exactement à la sienne.

Et il faut avouer qu'il y a là chez Rollinat quelque chose de surprenant dont il est difficile de n'être pas ému en déchiffrant ses mélodies, même si on ne les a jamais entendues interprétées par lui. Il a une manière de présenter le poème de Baudelaire, de le faire lire sans y ajouter, de n'y pas toucher en le traduisant, qui explique son prodigieux succès auprès des poètes, surtout quand on sait que le chanteur et le diseur, l'acteur en un mot, égalait ou surpassait le compositeur.

On peut aujourd'hui n'accorder à Rollinat musicien qu'une petite place au-dessus des habituels fournisseurs des cabarets montmartrois et au-dessous des grands compositeurs de son temps, il n'en reste pas moins digne d'une attention très particulière et on ne peut nier qu'il possédât un goût exquis.

Il y a dans plusieurs de ses morceaux des reminiscences, mais quand il se souvient, il va tout droit aux maîtres du lied, à Schumann et à Schubert et d'une façon si délicate qu'il faudrait être un censeur sévère pour lui reprocher une imitation.

Dans le *Flambeau vivant* que je citais plus haut comme morceau préféré de Bloy, il y a un souvenir de *Chansons et rêveries* de Schumann mais si discret qu'en supposant qu'il ait été voulu, on ne peut que féliciter Rollinat d'avoir ainsi cotoyé un génie de cette envergure sans se ressentir des suites de sa hardiesse.

Léon Bloy, qui n'était pas musicien, fut enthousiaste de la musique de Maurice Rollinat. Son impression fut si vive qu'on le surprit, longtemps après son séjour à Bel-Air et même dans ses dernières années, en train de fredonner du Rollinat. On peut dire qu'il conserva toujours dans sa mémoire avec le souvenir du Berry, ces mélodies colorées que le chanteur faisait souvent fantastiques et il est en somme facile de s'imaginer ce que furent ces soirées de Bel-Air, après une journée de promenades en pleine campagne ou à la pêche et après des entretiens dont la lettre de Rollinat, citée plus haut, nous a révélé le caractère.

Rollinat était en outre très attaché à cette maison de Bel-Air où il avait éprouvé ses premières sensations de poète et où, pour la première fois, il avait eu l'idée de les traduire littérairement. Il exprimait souvent ces sentiments et cela n'était pas pour déplaire à Léon Bloy qui aimait toutes les manifestations de la tendresse et du souvenir.

On verra, dans les deux lettres de Léon Bloy qui suivent, la confiance qu'il accordait à Maurice Rollinat et même l'aveu d'une influence qu'il aurait subie à ses débuts; chose rare que cet aveu, je puis l'affirmer, sous la plume de ce grand artiste qui n'était ni de personne, le savait et n'accordait qu'une faible part à ceux qui l'avaient passagèrement inspiré.

Voici ces deux lettres:

Paris, 26 octobre 1885.

Mon cher Rollinat,

La destinée nous a, paraît-il, furieusement séparés, puisque, depuis deux ans environ, nous sommes devenus comme étrangers l'un à l'autre. Il me serait assez difficile d'en dire la raison que je ne comprends guère, sinon que de mon côté, il y a eu un recommencement effroyable des anciennes aventures tragiques. Je suis tellement occupé à payer des bières et des enterrements pour des cadavres récoltés sur des amphithéâtres,

il me faut converser dans l'horrible secret de mon âme avec un si grand nombre de lamentables, de désolés fantômes, que c'est à peine si il me reste la force et le temps de crever du pied l'immonde triperie de la littérature contemporaine.

Pour parler plus clairement, mon cher ami, mon existence a été ornée depuis près de trois ans, d'un nombre invraisemblable de péripéties du même genre que celle que tu as connue. Cela ressemble à une vocation.

Ajoute à tout cela les affres d'une persistante misère, l'impossibilité de mon acclimatation dans les latrinières contrées du journalisme, l'insurmontable besoin perpétuel de vociférer mes idées ou mes sensations et comme conséquence de l'effarante hostilité de tous les maqueurs de la publicité parisienne, sans exception.

Tu vois d'ici l'aimable vie, n'est-ce pas?

Quand je pense que j'ai poussé le jobardisme d'une reconnaissance imbécile jusqu'au point de déshonorer mon livre, en le dédiant à Rodolphe Salis que je prenais idiotement pour mon bienfaiteur, à cause de la publicité de son journal, alors que cet affreux drôle venait de m'exploiter sordidement depuis plus d'un an!

Je veux t'envoyer une collection du *Pal*. Tu ignores profondément *Le Pal*, n'est-ce pas?

C'est un pamphlet enragé et publié par moi seul, qui parut au mois de mars et avril derniers et qui aurait pu faire sa fortune et la mienne, en raison même de sa prodigieuse violence, sans la timidité du commanditaire qui craignit de se faire assommer.

Cette publication hebdomadaire fut donc suspendue dès son quatrième numéro, à mon grand crève-cœur, car c'était ma vraie vie et je n'aurais certainement jamais plus de verve bilieuse que je n'en eus à ce moment-là.

Je me persuade que tu ne liras pas sans quelque allégresse cette prose démoniaque!

Il me semble, d'ailleurs, que tu as payé pour savoir ce qu'il en coûte d'aimer la justice et de vouloir au conspect du muflé ambiant, être exclusivement un artiste. C'est évidemment le meilleur moyen de faire connaissance avec la solitude.

Au fait, tu peux te flatter d'en jouir à nos dépens: que diable fais-tu en Berry? Personne ne peut me le dire.

Préparez-tu un volume nouveau? As-tu augmenté considérablement ton stock de mélodies? Il y a de sacrés jours où je donnerais un quartier de ma charogne pour t'entendre encore.

Mais je ne te blâme pas d'avoir pris la fuite et je t'envie d'avoir pu échapper à l'effroyable milieu où je suis forcé de vivre. C'est un duel quotidien avec le désespoir, avec le dégoût suprême, avec toutes les horreurs de la médiocrité et du goudjatisme triomphants.

(à suivre)

L'URBANISME

Nos lecteurs nous sauront gré, au moment où l'urbanisme est à l'ordre du jour, de reproduire cette conférence de M. Henri Hébert que nous avons traduit du Canadian Engineer. On nous assure que ces paroles ont déjà paru dans un grand ou plutôt gros journal de Montréal. Nous voulons les publier quand même tant nous sommes persuadés que PERSONNE ne l'a lues.

On peut se demander au premier abord ce qu'un sculpteur vient faire dans un domaine qui semble être du ressort exclusif de l'ingénieur, mais en regardant de plus près on constate que le sculpteur est un collaborateur des plus précieux en ceci que son rôle est de terminer ce que les ingénieurs et les architectes ont préparé.

Les arts ont pour fonction de souligner les travaux des ingénieurs et des architectes, de créer de la beauté et de conserver en autant qu'il est possible le pittoresque qui est une collaboration du hasard et du temps. Ils sont amis de la nature, mais ils admettent très bien que cette nature, soit travaillée dans le but d'aider au progrès général et certains paysages y gagnent à être complétés par des travaux d'art. Ce mot d'art employé ici dans son sens le plus large. Les Artistes ne désirent pas couvrir la ville d'une forêt, ni faire habiter les gens dans des grottes ou des cabanes en branchages pour créer du pittoresque, et en dépit de ce que beaucoup de gens en pensent ils sont amis de l'ordre et du confort.

La logique doit être à la base de tout.

Les Arts urbains comprennent le Génie Civil, qui est la logique du groupement et de la construction strictement utilitaire, l'Architecture qui est la logique de la construction en général, la Sculpture qui est la logique de l'ornementation, la loi qui est la logique de l'ordre, et enfin l'hygiène qui voit à ce que ses règles qui doivent assurer la santé publique soient observées. C'est en coordonnant toutes ces différentes énergies que l'on peut arriver à un ensemble satisfaisant pour le bien de la communauté; en effet il ne faut pas perdre de vue que les villes sont créées pour que les humains puissent s'y agglomérer et y vivre dans les meilleures conditions de bien-être.

Les habitants de ces villes ont non seulement des besoins physiques mais aussi des aspirations et des besoins intellectuels et moraux; ces aspirations et ces besoins doivent être canalisés ou guidés par des hommes de mathématiques pour établir un cadre convenable et solide et des hommes de goût pour distribuer des éléments de beauté et partant d'éternité. Il ne faut pas enfermer l'Art dans les musées, il faut que l'éducation Artistique se fasse dans la rue, il faut mettre l'Art à la portée de tous et chacun.

L'Art ne repousse pas la science quoique d'essence très différente, ils sont étroitement liés. Les artistes devinent ce que les mathématiciens prouvent; ils obéissent tous deux à la même logique qui est la logique de l'équilibre des masses.

La vraie destination de l'Art est de charmer et d'améliorer l'humanité.

L'Urbanisme ne consiste pas à créer de toutes pièces, mais plutôt de tirer parti de ce qui existe et une ville ayant un passé renferme quelques vieilles reliques qu'il est bon de conserver; il est évident que par respect d'usage il ne faut pas tout garder, même les choses laides, il ne s'agit pas ici de respecter la vieillesse à tout prix mais bien de sélectionner et de conserver ce qui a une valeur au point de vue architectural. Ce qui par malheur ne pourrait pas être conservé devrait être relevé et ces relevés conservés dans des archives, ce pourrait même être un programme intéressant pour les élèves des Ecoles d'Architecture et de Génie Civil.

La beauté doit être le but à atteindre dans l'Urbanisme: Beauté de plan, beauté d'ensemble et beauté de détail.

Le temps est fini je l'espère du moins où l'on disait "Avant de faire beau faisons solide" et c'est ici qu'est le point de départ du malentendu; c'est que l'on croit trop généralement que pour faire beau il faut faire compliqué, ou rien n'est plus faux; nous avons ici-même à Montréal, un édifice qui répond bien aux besoins et qui a de réelles qualités de beauté; c'est l'élevateur No. 2. Je ne sache pas que sa solidité ait été compromise par la recherche d'une ligne agréable; de plus il est bien placé. Il est évident que si on le

OLD CHUM

Le tabac à fumer
le plus populaire
au Canada

Le Tabac de qualité



plaçait en plein parc Lafontaine il ne perdrait pas ses belles qualités, mais il nuirait à son entourage et il se nuirait à lui-même. Ce qui revient à dire qu'il faut mettre chaque chose à sa place si on veut obtenir de bons résultats.

Dans le dessin des villes il est bon de réserver certains espaces qui ont l'avantage d'assurer une meilleure circulation d'air et qui peuvent le cas échéant être décorés de statues ou de fontaines. Ces espaces n'ont pas besoin d'être grands pour ces décorations; les monuments qui décorent les places gagnent le plus souvent pour eux-mêmes et pour l'aspect général à ce que la place soit plutôt restreinte. Le cadre est alors mieux proportionné au sujet. Le monument Maisonneuve a été composé pour la Place d'Armes et ici le programme imposé à l'artiste a été bien rempli. Le monument Cartier aurait été placé avec plus d'avantage en pleine avenue du Parc, des raisons toutes autres que des raisons d'esthétiques ont fait que ce monument n'est pas mis en sa pleine valeur. C'est notre amour exagéré de la ligne droite qui nous a fait commettre une grossière erreur; nous avons en effet la manie de la ligne droite et du quadrilatère envers et contre tout. Ce système en quadrilatère n'a même pas l'excuse d'être jeune: Babylone était construite sur ce plan.

Je voudrais aussi voir parler messieurs des monuments que l'on élève un peu partout actuellement à la gloire des soldats de la grande Guerre et permettez-moi d'ajouter que par répercussion, c'est là un des tristes résultats de l'après guerre que de mettre entre les mains de gens bien intentionnés et en dehors de l'Art, le soin de juger des preuves devant aller devant le public pour servir à son éducation. Avant d'aller plus loin je tiens à vous affirmer messieurs que en ce qui pourrait me concerner, il n'y a aucune rancœur et aucun mauvais esprit, que de plus je crois fermement à l'honnêteté et à la bonne foi de ces juges d'un moment. Leur bonne foi elle-même est surprise et tout en voulant faire bien ils commettent des mauvaises actions en sacrifiant le véritable artiste et, partant les intérêts qu'ils ont à défendre.

L'éducation de l'oeil est la plus longue des éducations et sur un bon jugement, jugement fait dans un moment d'intuition par un homme ayant le sens de l'Art, combien y en a-t-il de mauvais. Il est excessivement dangereux de se fier à son intuition quand on est pas du métier, parce que beaucoup de choses nous échappent et ce que l'on craint être de l'intuition n'est souvent qu'une satisfaction cérébrale momentanée, je dis momentanée parce que ces intuitions honnêtement convaincues, ne regardent plus ce qui les a tout d'abord enchantés. Je tiens à bien souligner ceci. Un artiste regarde, voit mieux et plus vite et il regarde toujours, tandis que la plupart du temps l'individu intelligent ne regarde qu'une fois sans analyser. Il y a aussi, la compréhension de l'Art que tout le monde n'a pas et il n'y a rien ici qui puisse blesser que de ne pas comprendre l'Art et je dirais même qu'il n'y a aucune infériorité intellectuelle réelle, il y a lacune tout simplement, comme chez les artistes il peut y avoir lacune pour les mathématiques ou le sens des affaires, ce sens de l'Art ne peut pas s'acquérir il est en nous et l'éducation peut l'améliorer. Par conséquent c'est faire preuve de droiture que de remettre aux compétences le soin de s'occuper de leurs spécialités propres. Il en va de l'intérêt de tous.

Nous allons être affligés pour longtemps du nombre de ces erreurs ou l'auteur a eu le triste avantage de mettre en une composition destinée

BANQUE DE MONTREAL

Fondée il y a plus de 100 ans.

Capital, réserve et profits indivis: \$55,079,675.76

Actif total: \$653,869,071.21

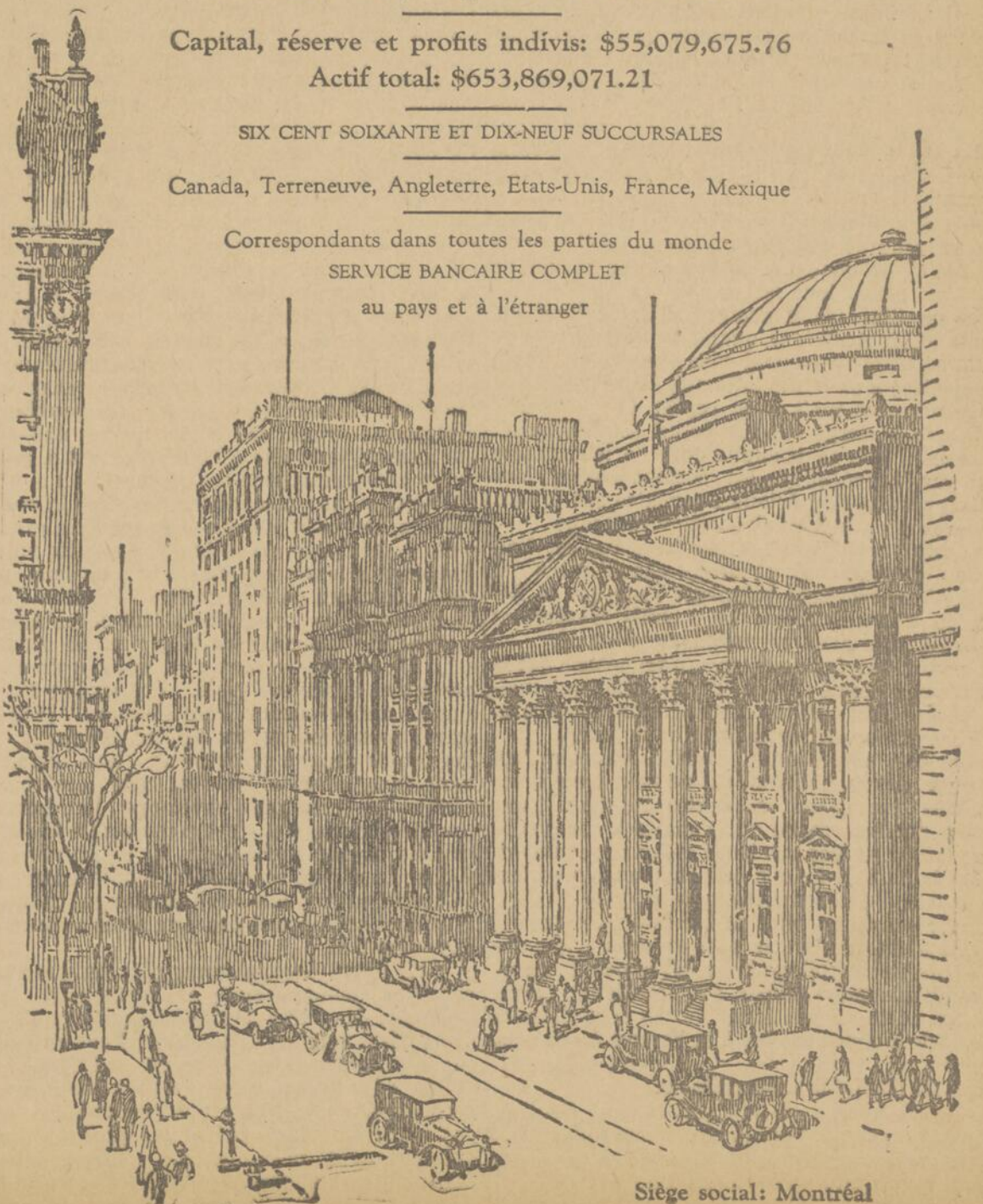
SIX CENT SOIXANTE ET DIX-NEUF SUCCURSALES

Canada, Terre-Neuve, Angleterre, Etats-Unis, France, Mexique

Correspondants dans toutes les parties du monde

SERVICE BANCAIRE COMPLET

au pays et à l'étranger



Siège social: Montréal

LA VIE SPORTIVE

UN RECORD D'ALPINISME

Les explorations deviennent de plus en plus rares... et pour cause. A part les raids renouvelés sur les banquises polaires, les missions plus scientifiques que périlleuses, ayant pour but de reconnaître dans le détail l'intérieur de pays mal pénétrés: Bornéo, Nouvelle-Guinée, désert australien de David, forêts vierges du Brésil, la tâche devient extrêmement limitée. Après les grands navigateurs qui n'avaient qu'à gonfler leurs voiles pour entrer dans l'inconnu, après les pionniers casqués de blanc qui n'eurent qu'à se lancer dans la brousse pour découvrir des contrées et des races insoupçonnées, les conquérants d'hier ont dû lever les yeux pour aller chercher du nouveau par delà les nuages.

Et pourtant, le 20 décembre, au *Queen's Hall* de Londres, la *Royal Geographical Society* et l'*Alpine Club*, ont reçu officiellement et solennellement cinq explorateurs qui viennent d'accomplir un magnifique exploit. Le mont Everest, le Gaurisankar des anciens Atlas, qui dressé à 8,887 mètres sa cime immaculée, la plus haute du monde, n'avait pas été vaincu par l'homme. Il ne l'est pas tout à fait encore puisque le lieutenant-colonel C. K. Howard Bury et ses hardis compagnons se sont arrêtés à moins de 2,000 mètres du sommet, mais ils n'étaient pas partis avec l'intention de l'atteindre, leur but était de trouver une voie d'accès dans le chaos de l'Himalaya. Ils ont frayé la route aux conquérants de demain — de purs alpinistes ceux-là — qui, ayant mis toutes les chances de leur côté, vont se ruer l'an prochain à l'assaut de la montagne fabuleuse que tout, jusqu'ici, même la légende et la politique, avaient défendue contre les explorateurs.

Il serait trop long de préciser ici l'histoire de ce que fut depuis cent ans la lutte contre l'Himalaya. Du capitaine Gérard qui, en 1818, escalada le Leo Pargul haut de 6,600 mètres, au duc des Abruzzes qui, en 1909, battit le record de l'altitude avec 7,500 mètres, ce fut un assaut international patient, décevant souvent, glorieux aussi, qui permit des découvertes scientifiques intéressantes mais n'eut pas raison de l'Everest, le point culminant du "toit du monde".

L'une des principales difficultés n'était pas opposée par les éléments mais par l'interdiction politique et religieuse grâce à laquelle le Dala-Lama, maître suprême du Tibet mystérieux, barrait la route à l'étranger. Sitôt cette interdiction levée, l'année dernière, la Société royale de Géographie et le Club alpin de Londres prirent en commun leurs dispositions pour préparer les deux expéditions, celle de 1921 et celle de 1922.

Avant les alpinistes, les géographes. Leur effort magnifique couronné de succès, vient d'être salué comme il le méritait dans tout l'empire britannique. On en a peu parlé en France et c'est injuste.

A leur tête, le chef: lieutenant-colonel C. K. Howard Bury, prototype de l'homme énergique. Il a mené sa mission avec une sûreté, une rapidité extraordinaires, une économie aussi qui vaut d'être signalée, puisque les 5,600 livres recueillis pour l'expédition, n'ont pas été entièrement dépensés. Avec lui ont été à l'honneur: G. Leigh Mallory Reaburn qui dirigea les opérations en montagne; Wolleston, chirurgien et naturaliste, G. Bullock. Deux officiers de l'armée des Indes, le major Morhead et le capitaine S. D. Weeler ne sont pas rentrés en Angleterre. Enfin, le docteur Kellas, que les fatigues accumulées de plusieurs ascensions dans l'Himalaya ont définitivement terrassé au cours du voyage, est mort le 5 juin 1921. Ses camarades lui ont élevé une tombe digne de lui en plein Himalaya.

Les péripéties d'un tel voyage ne sauraient tenir dans le cadre d'un court article, mais les résultats sèchement résumés gardent leur éloquent. Le 18 mai 1921, Howard Bury et ses compagnons quittaient Darjeeling. A Kampa-Dzong, ils entraient dans l'inconnu. Ayant reconnu l'impossibilité d'escalader les versants nord, ouest et sud de l'Everest, ils s'attaquaient bientôt au versant est. Un moment, ils crurent éprouver une désillusion définitive, car ce versant leur apparaissait, lui aussi, impraticable. C'était le 17 août. Heureusement, entre cette date et le 26 septembre, trois membres de l'expédition: Mallory, Bullock et Weeler se frayèrent un passage dans les neiges éternelles et parvinrent à moins de 2,000 mètres du sommet.

Ces 2,000 mètres qu'en terrain plat un Al. Shrubbs couvrait en 5'40", un Arnaud en 5'45", mais qui, au sommet du pic le plus élevé du monde, sont certainement les 2,000 mètres de notre planète les plus difficiles à parcourir, reviennent au major C. G. Bruce et à ses collaborateurs. L'avenir nous dira s'ils doivent triompher.

Les résultats scientifiques sont considérables: là où personne n'imaginait qu'on pourrait trouver trace de vie humaine, des villages, des couvents de moines tibétains, de véritables villes ont été rencontrées par les explorateurs.

Le levé de vastes territoires, complètement inconnus, a été établi et la photographie a rendu d'immenses services aux savants. Le naturaliste Wolleston rapporte d'importantes collections d'oiseaux, d'insectes, de plantes et de graines.

Le lieutenant-colonel Howard Bury travaille à un récit de son expédition qui ne manquera pas d'obtenir un succès considérable, mais déjà le major général C. G. Bruce prépare son raid pour l'an prochain. Le sort va entrer en jeu et il faudra faire appel aux plus énergiques grimpeurs pour avoir raison de l'Everest. Si on songe que les derniers 2,000 mètres du mont Blanc exigent des alpinistes une demi-journée d'ascension, on se rend compte de l'effort que nécessitera une pareille expédition. Pour une tâche aussi formidable, les compétiteurs ne manquent d'ailleurs pas.

ANDRÉ REUZE.

à une seule voix de majorité, a pris en 1871 la France exsangue, amputée de deux belles provinces, et la conduite en paix, malgré les intrigues et les complots aux expositions de 1878, 1889 et 1900 étapes de ses progrès incessants. Elle a libéré ses artisans d'un esclavage grâce auquel le père de Casimir Perrier avait accumulé 24 millions de francs; elle a plus fait pour la France en cinquante ans que la royauté n'a pu faire en plusieurs siècles précédents. Ses savants, ses poètes, ses littérateurs ont redonné son blason, et son armée républicaine avec des chefs républicains — l'on conduira à la Victoire de 1918.

Quels badauds — pardon — Daudets, voudraient la prostituer maintenant à un Louis XV dernier style?

UN FRANÇAIS CATHOLIQUE ET RÉPUBLICAIN

(1) — (Depuis cette date, la loi de séparation et la loi scolaire ont été fermement reconnues par le très distingué nonce du pape à Paris lors de sa présentation au Président Millerand.)

LES TITRES NOBILIAIRES

"Parmi les chevaliers créés annuellement par le bon plaisir de Sa Majesté", disent les papiers officiels, "outre les riches marchands de bêtes à cornes, les éleveurs du Manitoba, les fabricants de conserves alimentaires, on remarque des politiciens, mais il convient d'examiner la qualité de ceux qui sont blasonnés. Cartier inaugure l'ère des hommes d'Etat canadiens-français dignes de figurer dans l'almanach de Gotha. Les apôtres de l'entente cordiale et de la conciliation — autrement dit les assimilateurs — ceux qui tentèrent d'unifier les traditions, les aspirations et le destin pour faciliter l'absorption du Québec dans l'anonymat du grand tout, furent l'objet de attentions du gouvernement impérial. La dégenérescence du libéralisme fournit aussi des revenus à la baronnie et à la pairie. Le fléchissement des caractères coïncide avec la recrudescence des titres de noblesse. Ce fut l'œuvre de la propagande impérialiste et grâce à ce miroir aux alouettes et aux conseils de lord Durham, que nos hommes politiques tombèrent dans le filet de l'oiseleur. Ce que la persécution, l'intimidation n'avaient pu faire, un bout de parchemin en eut raison. Les hommes sont de grands enfants. Par un sortilège magique, ce talisman changea en tacticiens finauds, en opportunistes roubards, en diplomates avisés, ces hommes, tout d'une pièce, qui avaient tenu tête à l'empire anglais. Pour réduire à l'automatisme ces combattifs, il a suffi de quelques signes cabalistiques sur de la peau de mouton. Voyez la puissance du symbole sur les esprits et l'emprise du fétichisme sur les volontés! Voulez-vous savoir ce que sont devenus les "sirés", consultez notre histoire. Jusqu'au jour où ils acceptent ce titre néfaste, leur carrière est une marche ascendante vers la gloire. Ils accomplissent des œuvres vivantes et leur parole allée les porte aux sphères élevées. Un souffle d'enthousiasme anime encore leurs discours, bien qu'ils soient depuis longtemps descendus dans la tombe. Puis, tout change subitement, leur histoire s'éteint dans la grisaille; c'est celle des rois faibles. La monotonie enveloppe lourdement les chapitres de la fin, c'est comme s'ils avaient été touchés par un enchantement. Ils meurent sans que le charme ait été rompu. Leurs descendants voués à l'anglification, ont oublié la langue maternelle. Plusieurs ont épousé des Anglaises et habitent le Royaume-Uni.

M. Lloyd George serait plus logique avec ses principes démocratiques s'il demandait la suppression des titres de noblesse, parce qu'ils compromettent la dignité humaine. Peut-être ignore-t-il le mauvais usage qu'on en a fait ici. Nous avions déjà par atavisme le goût de la pacotille décorative, des brimborions glorieux, des plumages multicolores, du tatouage grotesque comme des cordons de médailles, des colliers de cuivre, des culottes blanches, des tabliers ornés de l'équerre et du triangle, enfin de tous les crachats

que le goût de la notoriété vous colle sur le pectoral ou à la boutonnière. Il n'y a pas si longtemps que les ancêtres de nos politiciens vendirent leurs bois et leurs grands lacs pour des rasades et de la passementerie (quel mot trouvé) et que les squaws donnèrent leur cœur au guerrier blanc pour de la verroterie et quelques verges d'indienne. La triste expérience du passé doit nous inciter à la prudence.

M. Lloyd George est d'une candeur que ne dément pas ses grands yeux fluides. Il croit pallier le mal en demandant qu'on passe une loi pour rendre publics les noms des souteneurs du fonds électoral, car il soupçonne les détenteurs de distinctions honorifiques d'employer les bénéfices qui y sont attachés à faire mousser certaines candidatures de leur choix, comme si c'était bien malin de mettre des hommes de paille à la place de ceux dont le désir est de garder l'incognito... Ceux qui fabriquent des budgets fallacieux courtonnent facilement la difficulté. Ils créeront des sources de revenus hypothétiques. A l'instar du législateur hébreux, ils frapperont le roc pour en faire surgir un filet d'argent, s'il existe encore des baguettes magiques... Le seul moyen de mettre fin à ce commerce, c'est de fermer le bazar et de brûler la camelote. Si c'est une récompense, quelle stupidité de payer avec de la monnaie de singe ce qui est sans prix. Si c'est un moyen de corruption, quelle honte pour un pays qui se pique de posséder la plus belle civilisation de l'univers. Après la révolution et dans le siècle du radio, laisser subsister cette grossière exploitation de la bêtise humaine, c'est inconcevable. Comment le préjugé a-t-il pu prendre racine dans la terre vierge de la libre Amérique? Se peut-il que des imbéciles qui se sont endormis gros Jean s'éveillent le matin grands seigneurs de par l'opération de l'almighty dollar et se croient d'une essence supérieure au commun des mortels?

De grâce, Lloyd George, ne composez pas avec le préjugé desuet. Ne croyez pas qu'on puisse faire honnêtement le trafic des titres. Pourquoi des enquêtes? La vérité n'en sort pas plus que du puits. En principe, il ne faut rien tolérer qui opprime la conscience, fussent celles des *beastly colonials*, car la raison tôt ou tard reprend ses droits.

U. V. L.



Pendant que celui-ci était à la campagne, des voleurs ont pénétré dans la maison d'un citoyen de Toronto-la-pure et se sont emparés de 14 caisses de liqueurs de toutes sortes cachées dans un garde-robe.

Gageons que le propriétaire en question est membre d'une ligue prohibitionniste.

Nos échevins continuent à s'entendre comme chiens et chats.

Du choc des idées jaillit la lumière, dit le proverbe.

On ferait mieux de dire en parlant de nos édiles que du choc des idées jaillit l'obscurité.

Le département du Travail à Washington fait connaître qu'il y a aux Etats-Unis 113 journaux et 14 magazines dirigés par des noirs.

Le peuple américain s'apitoie sur le sort du peuple russe. Celui-ci pourrait bien rétorquer, que le serpent noir qui déroule ses anneaux de plus en plus puissants sur la république américaine est bien autrement dangereux que ne l'est le bochevisme.

Il y a un mois environ que la Fédération des employés municipaux a fait tenir sa résolution au comité exécutif et au conseil.

Si les membres de la Fédération finissent par se lasser et se mettent en grève après ce délai plus que raisonnable, les citoyens de Montréal sauront que nos législateurs municipaux sont les seuls responsables du gâchis.

Le gouvernement de Québec a augmenté le traitement des sous-ministres ainsi que celui d'un certain nombre de chefs de département.

On ne parle pas d'augmentation de traitement pour les petits fonctionnaires, braves serviteurs publics, dont la destinée semble être de mourir de faim.

Et pendant ce temps-là, un ministre de la couronne, aux gros traitements poursuit en automobile un individu accusé d'avoir volé pour \$4.35 de marchandises.

Nous comprenons que nos employés civils dépendant de Québec n'aient pas besoin de portefeuille.

Mais un ministre sans portefeuille.

Les nombreux piétons de la rue Ste-Catherine ont pu être témoins d'une chose peu banale mercredi dernier!

Ils ont pu voir un ministre du cabinet Taschereau, l'hon. Aurèle Lacombe, poursuivre un voleur avec une automobile en compagnie de la police.

Le pauvre diable, à qui vraiment on a fait trop d'honneur, a été condamné à un mois de prison pour vol de marchandises évaluées à \$4.35.

Combien M. Lacombe gagne-t-il de l'heure?

Des trottoirs de fumier mélangé à la terre sont, paraît-il le partage des citoyens d'Yoville qui ont envoyé une protestation au maire et aux échevins.

Avec une si grande quantité d'engrais les échevins Bray et Jarry représentants de ce quartier songent peut-être à la culture des légumes, à la carotte entre autres.

Les rumeurs d'alliance entre les partis libéral et progressiste sont encore en circulation à Ottawa.

Si ces rumeurs deviennent une réalité certains libéraux seront obligés d'adorer ce qu'ils ont brûlé.

Les journaux nous rapportent que le prince Louis Henri de Bourbon qui se prétend descendant direct de Louis XVI a été arrêté sous l'accusation d'avoir tenu une conduite désordonnée et qu'il a été conduit en prison, n'ayant pu fournir un cautionnement de \$500 en attendant son procès.

Si cela est vrai le pauvre prince doit bien re-

greter de n'avoir pas épousé une princesse du pétrole, du cuivre ou de l'acier.

Dans l'Ontario on paye les oeufs frais vingt-quatre cents la douzaine.

Dans Québec on les paye trente-huit et quarante sous la douzaine.

Les poules de Québec pondent-elles des oeufs d'or?

PIC

NOS JOURNAUX COMIQUES

Un Parisien, récemment de passage à Montréal, nous disait: "Pas une ville au monde n'est mieux douée que la vôtre sous le rapport des journaux comiques; tous vos quotidiens le sont." Cette boutade nous a paru exagérée, mais voici un fait-divers de *La Patrie* qui semble vouloir donner raison à ce critique étranger. Le morceau est intitulé: "Un drame nocturne à l'Asile Saint-Jean de Dieu. Lisons:

"Le drame qui s'est déroulé dans la nuit d'hier à Saint-Jean-de-Dieu, ne présente rien de bien dramatique si ce n'est la mort de ce vieillard de 74 ans, Norbert Larivée."

Ce "drame" n'est pas dramatique, c'est quelque chose dans le genre d'une comédie qui ne serait pas comique. Un opéra sans musique, quoi! Du reste, rien d'intéressant, sauf la mort de Norbert. Comme disait Célimène:

"Norbert, mon cher Norbert,
O! combien j'ai souffert
Quand tu me l'as ouvert."

Mais vous allez voir cependant qu'il y a quelque chose de particulier dans cet assassinat, car la Commère dit:

"Ce qu'il y a de typique dans cet assassinat qui n'en est pas un, c'est qu'il a été commis sans raison aucune probablement."

Vous avez bien lu; cet assassinat n'en est pas un et ce drame n'a rien de dramatique. Si le fourneau qui a rédigé cela n'a pas gagné le premier prix de rhétorique chez les RR. PP. qui lui ont fait la classe, je veux avaler ma langue. Comme figure de pensée, c'est tout simplement épatant.

"L'auteur Albert Mandeville était compagnon de dortoir, de Léveillé avec 4 autres patients."

Nous connaissons bien des auteurs, Racine, Corneille, J. H. Malo, Tonson du Poitrail, etc., etc., mais nous avouons ignorer l'auteur Mandeville. Il doit exister cependant, puisque *La Patrie* le dit. Du reste, n'était-il pas avec 4 (sic) autres "patients".

"Vers deux heures du matin, on ne sait trop pour quelle raison, mais vraisemblablement parce que Léveillé ronflait et l'empêchait de dormir, Mandeville s'est levé et a poussé Larivée. Comme tout imbécile, il n'a pas mesuré la force de son mouvement de bras et a lancé son compagnon en bas du lit. Le pauvre malheureux s'est cassé le cou et est mort instantanément."

Nous avons vu plus haut que "l'assassinat a été commis sans aucune raison probablement" (le reporter veut peut-être dire sans aucune raison probable); mais il nous répète maintenant que Mandeville a poussé Léveillé "on ne sait trop pour quelle raison" (sans doute pour l'éveiller); "mais vraisemblablement parce que Léveillé ronflait".

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

Il est entendu que Léveillé ronflait. Voilà un ronflement que nous voudrions entendre; celui de Léveillé. Cependant, comme Léveillé est mort instantanément, nous ne pourrions avoir son témoignage à ce sujet.

Ce "on ne sait trop pour quelle raison" nous rappelle l'histoire de *L'Événement* (Québec) disant qu'une maison de la Côte du Palais s'était écroulée "au moment où l'on s'y attendait le moins".

Voici du reste ce qui s'est déroulé à l'enquête:

"A l'enquête tenue ce matin devant le coroner MacMahon, il a été prouvé que cette salle où dormaient ces patients était surveillée comme toutes les autres, par un gardien faisant une tournée toutes les 40 minutes. Lorsque le drame s'est déroulé le gardien était dans une autre salle."

"Cette salle où dormaient ces patients". Joli style. Cela nous rappelle "Ce vase où meurt cette verveine". La seule différence c'est que ce pauvre Léveillé n'a pas été brisé d'un coup d'éventail, mais plutôt d'un coup de pied au c...

"Il est brisé, n'y touchez pas."

"Il est brisé, n'y touchez pas." Voyez aussi comment "la garde montante" n'a pas remplacé "la garde descendante". Décidément, c'est bien mieux dans "Carmen".

Nous touchons maintenant aux témoignages des experts (\$1200 par an et plus):

"Comme l'a expliqué le docteur De Bellefeuille, il y a deux classes d'idiot ou d'imbéciles à Saint-Jean-de-Dieu: ceux qui sont fureux ou vicieux et ceux qui sont paisibles. Dans la salle des premiers, il y a toujours un gardien en permanence, mais dans les autres salles, les gardiens ne font que des tournées de 40 minutes; c'est ce qui explique pourquoi le gardien Pelletier était absent alors, puisque sa tournée l'avait entraîné dans une autre partie de l'asile. Mandeville était un imbécile considéré comme paisible."

Entre l'Asile et le Parlement, nous ne voyons guère de différence. Nous avons à Ottawa deux classes d'idiot et d'imbéciles; ceux qui se font payer et ceux qui travaillent pour rien. Par malheur, ils ne sont pas isolés et ils n'ont pas de gardiens.

Mais, dans le cas qui nous occupe "la tournée avait entraîné le gardien", ce qui constitue une nouvelle manière de détournement. Néanmoins, voici une consolation:

"Il a été constaté qu'un imbécile d'une grande douceur pouvait devenir vicieux et violent tout à coup. C'est le cas de Mandeville. Il ira donc rejoindre les vicieux dorénavant."

Gageons que celui qui a constaté cela était expert dans le procès de Delorme. Supposons qu'un beau jour Médéric devienne "vicieux et violent". Où irions-nous, madame, ou irions-nous?

"Le crime a été commis sans instrument ou objet quelconque; on ne laisse rien dans ces dortoirs, par prudence."

Devant cette preuve, un verdict de mort accidentelle a été rendu."

Le crime, qui n'en est pas un, du reste, "n'a ni instrument, ni objet." C'est quelque chose comme un "crime négatif" et pour un rien nous croirions qu'il n'a pas même eu lieu, n'était le cadavre du malheureux Léveillé.

On nous explique d'ailleurs comment la prudence, mère du chef de la Sûreté, défend qu'on laisse rien dans ces dortoirs... rien, sauf les malades qu'on est censé soigner.

Ce verdict de mort accidentelle fait pendant au verdict de "mort d'indigestion électrique"

rendu il y a plusieurs années par un jury du coroner actuel.

Maintenant que la disparition de Léveillé, dont les yeux se sont tournés quelque part: "Vers ce qu'on nomme l'invisible."

laisse une place vide au manoir de la Longue-Pointe, nous conseillons à monsieur Louis Joseph Tarte d'y envoyer le reporter coupable du fait-divers que nous venons de citer.

Peut-être sera-t-il victime, à son tour, d'une "mort accidentelle"?

VA-T-EN VILLE.

LE PROFESSEUR MILLER

Nous apprenons avec regret la mort tragique du professeur Miller de l'Université de Montréal. C'était un patriote, un homme droit et un esprit distingué.

A la famille en deuil le *Matin* offre ses plus sincères sympathies.

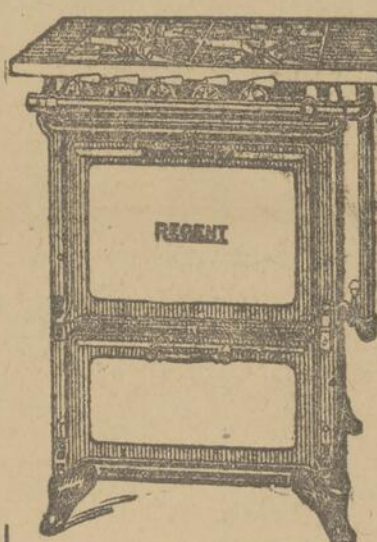
A PORTLAND ET SUR LES COTES DU MAINE

Le service du Grand-Tronc s'améliore de jour en jour cette année sur les lignes qui désertent la côte de l'Atlantique (Portland sud, île Peak's, Long Island, Prout's Neck, Old Orchard, Biddeford Pool, Cap Elizabeth, Cushing's Island, Harpswell, Scarboro Beach, Bay View, Kennebank port) Un train quotidien laisse Montréal à 8.35 A.M. et à 8.30 P.M. (heure solaire) Service direct. Wagons lits et restaurant. Trains de nuit favorables aux départs tardifs. Pullmann modernes, confort assuré. Pour obtenir une brochure explicite avec liste des meilleurs hôtels et pour tout autres renseignements: S'adresser aux bureaux des billets du Grand Tronc 230 rue Saint-Jacques Montréal.

UN POELE A GAZ REGENT

Fabriqué à Montréal

Est un placement, et non pas une dépense. Ces poêles, sont faits pour répondre à un modèle, et non pas conformé à un prix. Pourtant, ils se vendent à des prix on ne peut plus raisonnables et à des conditions si avantageuses que tous les consommateurs de gaz peuvent se payer le luxe d'un VRAI poêle à gaz.



Le poêle REGENT No 14E

SEULE-**\$7.00** MENT

comptant avec la commande, le reste payable \$3.00 par mois. Voyez-les à l'une quelconque de nos succursales de vente ou téléphonez pour faire venir un représentant.

\$5.00 pour votre vieux réchauffeur d'eau à gaz si vous en achetez un neuf maintenant.

Montreal Light, Heat & Power, Cons.

83 rue Craig O. Main 4040
605 Ste-Catherine O. Up 6000
480 Ste-Catherine E. Est 2935
2575 Ste-Catherine E. Las 1850
1657 ave Papineau, S.-Ls 3090
858 rue St-Denis, St-Ls 7378
1945 ave du Parc, St-Ls 7359

John A. Sullivan, C. R. AVOCAT

99 St-Jacques, Main 60 MONTREAL

Nous servons les meilleurs Vins, Bières et Repas de la Ville, Dimanche compris.

ST. JAMES HOTEL,

En face de la Gare du Grand-Tronc

Thouin et Fafard, Props.

COURSES = COURSES

PARC DELORIMIER

5 aout au 12 aout

Sept courses tous les jours. Beau ou mauvais temps.